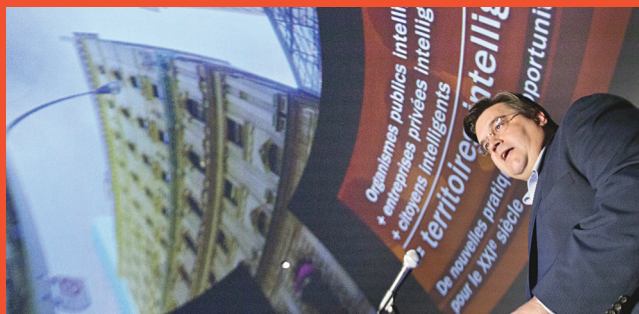


# MONTRÉAL

## GRANDS MONTRÉALAIS

CAHIER THÉMATIQUE C • LE DEVOIR, LE JEUDI 20 NOVEMBRE 2014



**Denis Coderre :**  
un maire fier  
des Grands  
Montréalais  
Page C 2



**Hommage  
posthume : Marcel  
Côté, le Grand  
Montréalais de facto**  
Page C 4



Alvin Cramer Segal

PEERLESS



Oliver Jones

COURTOISIE CCMM



Bartha Maria Knoppers

ACFAS



Dr Réjean Thomas

COURTOISIE CCMM

### LES GRANDS MONTRÉALAIS

# Une source d'inspiration pour Montréal

## L'homme d'affaires Marcel Côté sera honoré à titre posthume

MARIE LAMBERT-CHAN

Comme chaque année, l'Académie des Grands Montréalais s'apprête à accueillir dans ses rangs quatre nouveaux membres ayant contribué de façon remarquable à la vie économique, culturelle, sociale et scientifique de la métropole: l'icône du jazz Oliver Jones, l'entrepreneur Alvin Cramer Segal, le fondateur de la clinique médicale l'Actuel le Dr Réjean Thomas et la professeure spécialisée en droit médical et en éthique biomédicale Bartha Maria Knoppers. Exceptionnellement, un cinquième nom s'ajoute à la prestigieuse liste, celui de l'économiste et homme d'affaires Marcel Côté, mort le 25 mai dernier à l'âge de 71 ans.

« À la suite de son décès, j'ai reçu énormément de messages me disant qu'on venait de perdre un grand Montréalais, dit Michel Leblanc, président et chef de la direction de la Chambre de commerce du Montréal métropolitain (CCMM), l'organisme responsable de l'hommage aux Grands Montréalais. Habituellement, nous souhaitons célébrer les gens de leur vivant, mais parfois, les circonstances de la vie en décident autrement. Nous avons donc soumis aux membres de l'Académie l'idée d'honorer Marcel Côté à titre posthume. La réponse a été positive à l'unanimité! » Il pouvait difficilement en être autrement, puisque Marcel Côté était reconnu pour son amour sans bornes pour la métropole et ses efforts inlassables pour en améliorer toutes les facettes.

La seule et dernière fois qu'une personnalité a été décorée après son décès, c'était en 1978, lors de la création de l'Académie des Grands Montréalais. Il s'agissait d'Iole Appugliese, une ensei-



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Les cinq personnalités intronisées verront leur nom s'ajouter à la Constellation des Grands Montréalais, créée en 2012 à l'occasion des célébrations du 190<sup>e</sup> anniversaire de la CCMM. Installée dans le hall ouest du Palais des congrès, du côté du parc Riopelle, la grande murale interactive est ornée de 127 points lumineux en l'honneur des Grands Montréalais nommés depuis maintenant 36 ans. Ils seront bientôt 132.

gnante d'origine grecque qui a travaillé dans un quartier extrêmement pauvre de Montréal toute sa carrière et qui, malgré tout, a su tirer des résultats extraordinaires de ses élèves.

#### Des gens connus... et moins connus

Les Grands Montréalais sont élus au terme d'un processus de sélection éclairé et rigoureux, puis d'un vote secret tenu entre les académiciens. Les individus choisis sont souvent connus du grand public. C'est le cas d'Oliver Jones et du Dr Réjean Thomas. Malgré la gloire, le premier n'a jamais oublié Montréal. « On le voit quand il est en spectacle ici. On sent qu'il est chez lui », déclare M. Leblanc. Quant au second, « il n'a pas

été aussi honoré qu'il aurait dû l'être », selon le président de la CCMM. « Le Dr Thomas a été celui qui nous a mobilisés pour lutter contre le sida à une époque où cette maladie n'était pas à l'avant-plan, fait-il remarquer. Sa nomination comme Grand Montréalais souligne son rôle déterminant, mais rappelle aussi que cette bataille est loin d'être gagnée, comme le démontre la réémergence de certains comportements sexuels à risque chez les jeunes. »

Parmi les Grands Montréalais, il y a aussi des travailleurs de l'ombre ou des personnalités plus réservées dont le travail est non moins important. « C'est aussi à cela que sert l'Académie: attirer l'attention sur des individus qui sont moins célébrés sur la place publique, signale Michel Leblanc.

Je pense entre autres aux scientifiques. C'est notre façon de reconnaître la ville de savoir qu'est Montréal et l'excellence de ses chercheurs. » Bartha Maria Knoppers en est un parfait exemple, selon M. Leblanc, qui la qualifie de « championne planétaire de l'éthique ». Cette juriste de renommée internationale et professeure à l'Université McGill a entre autres mis sur pied la biobanque québécoise CARTAGENE.

Moins connu que les précédents Grands Montréalais dans la catégorie économique — on pense notamment à Lise Watier et à Lino Saputo — Alvin Cramer Segal reste un homme très admiré dans le milieu des affaires. Il est président et chef de la direction des Vêtements Peerless Inc., le plus grand manufacturier de vêtements pour

hommes en Amérique du Nord. Il est aussi le président du conseil d'administration du Centre Segal des arts de la scène. « Ce qu'il a accompli au cours de sa carrière est absolument remarquable, mais il a toujours œuvré dans la discrétion », dit Michel Leblanc.

#### La récompense de la persévérance

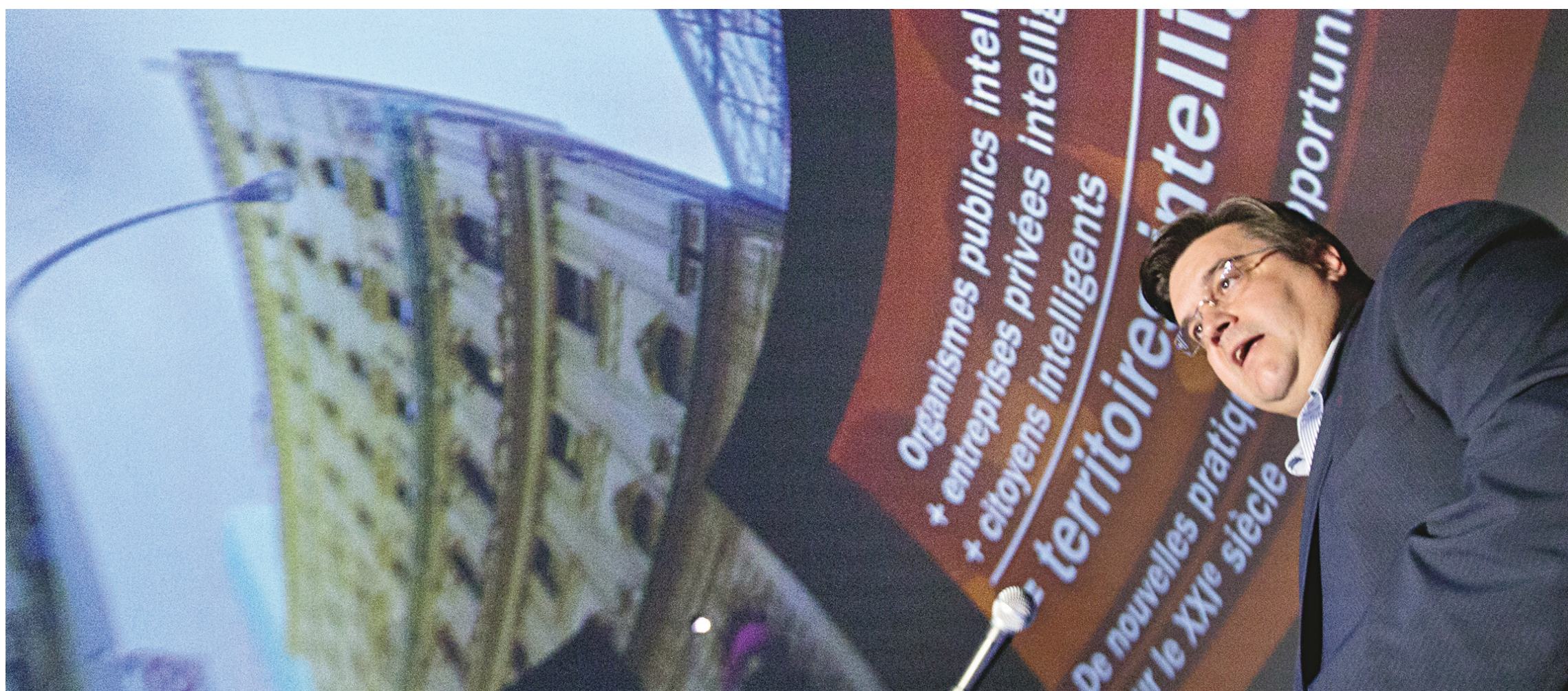
Les cinq personnalités intronisées verront leur nom s'ajouter à la Constellation des Grands Montréalais, créée en 2012 à l'occasion des célébrations du 190<sup>e</sup> anniversaire de la CCMM. Installée dans le hall ouest du Palais des congrès, du côté du parc Riopelle, la grande murale interactive est ornée de 127 points lumineux en l'honneur des Grands Montréalais nommés depuis

maintenant 36 ans. Ils seront bientôt 132.

« Avec le temps, on espère que les Montréalais et les visiteurs s'inspireront de ces grands noms qui ont contribué à faire de notre métropole ce qu'elle est aujourd'hui et ce qu'elle sera demain, déclare Michel Leblanc. On veut leur montrer ce que peuvent apporter l'audace et la patience. La réussite de nos académiciens est rarement instantanée. C'est souvent l'œuvre d'une vie. À une époque où les gens rêvent d'être célèbres du jour au lendemain, je pense qu'il est nécessaire d'insister sur l'importance de la persévérance. Au bout du compte, c'est ce qui permet de véritablement changer les choses. »

Collaboratrice  
Le Devoir

## GRANDS MONTRÉALAIS



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Denis Coderre veut stimuler bien davantage la fierté montréalaise en créant rien de moins qu'un Ordre de Montréal.

## Un maire fier des Grands Montréalais

CLAUDE LAFLEUR

L'une des priorités de Denis Coderre, c'est bien de redonner à Montréal sa fierté. «*Je le dis et je le répète, lance le maire, on est passé à autre chose, maintenant. Il faut que Montréal redevienne cette métropole unique, et mon rôle est justement de repositionner Montréal comme la ville extraordinaire qu'elle est, une métropole incontournable tant sur la scène canadienne, québécoise qu'internationale!*»

Pour cette raison, les Grands Montréalais sont réellement importants à ses yeux puisqu'ils sont, dit-il, «*de par leurs actions, leurs réalisations et pour ce qu'ils apportent à Montréal*», de véritables sources d'inspiration. «*Les Grands Montréalais deviennent pour moi des ambassadeurs de Montréal, des gens qui montrent justement notre fierté*, insiste M. le maire. *Ils sont motivants, inspirants et contagieux.*»

Mais Denis Coderre veut stimuler bien davantage la fierté montréalaise, en créant rien de moins qu'un Ordre de Montréal. «*Les Grands Montréalais, c'est quelque chose de très important pour moi, mais je désire aller plus loin*», dit-il. Il veut ainsi créer un Ordre de Montréal, au même titre que l'Ordre du Québec et l'Ordre du Canada. «*Je veux que les Montréalais qui recevront cet ordre soient aussi fiers de le porter que la Légion d'honneur*», dit-il.

### Passion et dévotion pour Montréal

Entre-temps, la Chambre de commerce du Montréal métropolitain (CCMM) et la Ville de Montréal soulignent l'apport remarquable de cinq Grands Montréalais. «*C'est très important de célébrer nos Grands Montréalais*, insiste Denis Coderre, *de leur dire à quel point nous sommes fiers d'eux.*»

Ainsi, cette année, la CCMM et la ville font

ressortir la contribution des Grands Montréalais que sont Alvin Cramer Segal, président des Vêtements Peerless, le grand jazzman Oliver Jones, Bartha Maria Knoppers, directrice du Centre de génomique et politiques de l'Université McGill, le D<sup>r</sup> Réjean Thomas, de la Clinique médicale l'Actuel, et enfin Marcel Côté, économiste et associé-fondateur de la société Secor décédé le 25 mai dernier.

Denis Coderre éprouve d'ailleurs une affection toute particulière pour ce dernier. «*Ah, Marcel... commence-t-il par dire. Bien sûr, nous avons été adversaires durant la dernière campagne électorale, mais, surtout, je voyais très bien qu'on avait énormément en commun.*»

«*Marcel, c'est vraiment quelqu'un qui s'est donné pour Montréal au fil des ans*, poursuit-il. *Il incarne la passion et même la dévotion pour Montréal.*» Le maire rappelle qu'il répétait à la blague que «*Marcel avait toujours 25 idées, et il y en avait au moins une vraiment extraordinaire! Il représentait si bien la créativité de Montréal.*»

Au soir de son élection à la mairie, il y a tout juste un an, M. Côté s'est empressé d'appeler M. Coderre pour le féliciter. «*Je lui ai dit, raconte ce dernier: "On va laisser retomber un peu la poussière, Marcel, mais je pense qu'on est fait pour travailler ensemble." Il était d'accord. Quelques semaines plus tard, on a pris un café ensemble et on s'est entendu comme larrons en foire. Et on a rapidement mis la main à la pâte.*»

C'est ainsi que M. Côté est devenu conseiller du maire. «*Si les choses ont changé à Montréal, explique le maire, c'est justement parce qu'on a démontré une autre façon de travailler: travailler ensemble. On peut bien se confronter lors d'une campagne électorale, mais, poursuit-il, par la suite, on doit tous mettre la main à la pâte*

*pour le mieux-être de Montréal.*»

M. Coderre relate avoir «*beaucoup, beaucoup travaillé*» avec Marcel Côté, celui-ci rencontrant son équipe au moins tous les dimanches. L'économiste et fondateur de Secor a notamment contribué à la réorganisation administrative de la ville — qui vise à éliminer le fonctionnement en silo — et à la performance organisationnelle. «*Marcel faisait carrément partie de la solution!*», déclare M. Coderre.

Et puisqu'il s'agit «*vraiment d'un être exceptionnel*», Marcel Côté sera le seul Grand Montréalais à recevoir cette distinction à titre posthume.

### Un Ordre de Montréal

«*J'ai eu une rencontre avec Michel Leblanc, de la Chambre de commerce, pour discuter du fait que je veux créer un Ordre de Montréal*, annonce le maire Coderre. *Je trouve important, à l'occasion du 375<sup>e</sup> anniversaire de la ville, de doter Montréal d'un Ordre, tout comme il y a l'Ordre du Québec et l'Ordre du Canada.*»

Pour lui, cette distinction vise à stimuler ceux et celles qui forment notre société ou qui l'ont fondée, tant sur le plan communautaire, économique, culturel, entrepreneurial, institutionnel... «*Il s'agira de saluer de façon concrète nos Montréalais et Montréalaises qui ont façonné notre communauté*», indique-t-il.

À cette fin, la ville lancera sous peu un concours de design afin de concevoir une distinction (une «*médaille*») que pourront porter avec fierté ceux et celles qui recevront l'Ordre de Montréal. Le maire espère même que cet ordre sera porté «*avec fierté, comme la Légion d'honneur!* Ce sera exactement dans le même esprit», dit-il. En outre, le concours de design sera l'occasion de montrer à quel point Montréal est une ville de

«*Il faut que Montréal redevienne cette métropole unique, et mon rôle est justement de repositionner Montréal comme la ville extraordinaire qu'elle est*»

Denis Coderre

design et de créativité, souhaite-t-il.

L'Ordre de Montréal sera probablement institué en 2016 — «*très certainement en 2017*», précise M. Coderre —, alors que l'année 2015 servira à mettre en place la mécanique et les modalités. Il s'agira entre autres d'instaurer un jury qui établira des critères précis pour qui se verra décerner l'ordre. «*Il ne s'agira pas de: "J'te connais, donc tu auras un ordre!"*», lance Denis Coderre. Il y aura une procédure à suivre et un comité de sélection, promet-il, et l'ordre sera octroyé à des personnes vivantes. Le maire envisage également une autre façon d'honorer concrètement la mémoire des bâtisseurs disparus de Montréal, une sorte de monument commémoratif.

«*Il faut célébrer notre appartenance à Montréal*, dit-il fièrement, *et se renouveler en créant un Ordre de Montréal pour les Montréalais actuels.*»

Collaborateur  
Le Devoir

# Montréal

# Au de sa vie

Marcel Côté a offert aux Montréalais sa passion et son talent.

Merci!

Montréal 

## GRANDS MONTRÉALAIS

SECTEUR ÉCONOMIQUE

## Alvin Cramer Segal, entre vêtements, art et santé

Leader de l'industrie du vêtement au Canada depuis quelques décennies, Alvin Cramer Segal remplit les fonctions de président du conseil d'administration et de chef de la direction de Vêtements Peerless Inc. : il a occupé divers postes au sein de l'entreprise avant d'en prendre possession et de la diriger avec succès. Humaniste et mécène, il soutient des causes dans les domaines des arts et de la santé.

PROPOS RECUEILLIS  
PAR RÉGINALD HARVEY

**Vous avez vu le jour à New York en 1933 : quel est le portrait de votre famille à cette époque ?**

Ma mère travaillait dans une boutique de porcelaine et de cristal. Mon père et son frère étaient partenaires d'une petite chaîne d'épicerie. J'ai grandi pendant la grande dépression. Avec trois jeunes enfants, une compagnie et mon père qui combattait des problèmes de dos, cette période était très difficile pour ma famille. Après une opération dorsale, les docteurs ont trouvé une tumeur mortelle. Mon père est mort à l'âge de 42 ans. Heureusement, mes deux parents avaient de grandes familles et nous étions souvent avec nos cousins, oncles et tantes.

**Quels sont les souvenirs importants qui remontent à votre enfance et à votre jeunesse ?**

J'ai grandi pendant la Deuxième Guerre mondiale. Étant juifs, nous suivions la guerre de très près. Je me souviens des bateaux de guerre, des heures passées à écouter la radio et de toutes les discussions autour de ce sujet. Je suis venu à Montréal à l'âge de 14 ans, quand ma mère s'est remariée. J'ai toujours été proche de mes deux sœurs, mais ce changement extrême nous a rapprochés encore plus. Une fois de plus, en 1956, j'ai perdu un parent. Ma mère, qui avait combattu le cancer du sein pendant deux ans, est finalement décédée lorsque j'avais 22 ans.

**Comment décrire votre parcours scolaire ?**

Je n'ai jamais été un étudiant modèle. Pour m'aider dans mon parcours, ma mère m'a envoyé dans un pensionnat pour garçons et, après deux ans, je suis revenu à la maison, à Albany, pour y continuer mes études. Une fois de plus, j'ai changé d'école lors de notre déménagement à Montréal; mes sœurs et moi avons dû alors reprendre une année car le système scolaire était différent au Québec. Mon beau-père et ma mère nous ont inscrits au Collège Stanstead, un autre pensionnat. J'étais heureux car, cette fois, mes sœurs étaient avec moi, et mon parcours scolaire était plus facile car je connaissais déjà les matières. Je suis aussi devenu très athlétique lors de ces années à Stanstead.

**De quelle façon se sont déroulées vos premières expériences de travail ?**

Lors de ma dernière année d'étude, mon beau-père m'a offert le choix de commencer à travailler dans la manufacture de sa compagnie ou de continuer de fréquenter l'école. La décision fut très facile à prendre et j'ai débuté chez Peerless à l'âge de 18 ans. J'ai rapidement acquis les compétences nécessaires pour réussir dans le monde des affaires et j'ai joint l'équipe de gestion dans ma vingtaine.

**En 1951, vous commencez donc à travailler chez Peerless... Comment décrire vos débuts et votre cheminement au**



Le président du conseil d'administration et chef de la direction de Vêtements Peerless Inc., Alvin Cramer Segal

**sein de cette entreprise dont vous allez devenir le président et chef de la direction ?**

J'ai débuté chez Peerless le 20 septembre de cette année-là, le lendemain de mon anniversaire. Mon beau-père m'a confié un poste dans la manufacture de sa compagnie à Montréal. J'ai toujours adoré le travail manuel et je me suis retrouvé dans mon élément. Dès le départ, j'ai adoré ce travail chez Peerless. Il y avait un sentiment de camaraderie partout dans la compagnie; en

fait, plusieurs membres de la famille Segal y travaillaient.

Durant les premiers mois, j'ai appris plusieurs opérations dans la manufacture, car je n'avais pas de poste précis. J'ai dû poser un millier de questions pour bien comprendre le milieu, les machines et toutes les opérations. Après quelques années, je suis devenu responsable de la manufacture. J'adorais mon travail et j'essayais constamment de trouver des solutions pour hausser la production et dimi-

nuer les coûts. Mon ascension chez Peerless s'est fait grâce à mes qualités interpersonnelles et à ma persévérance au travail. Lorsque le partenaire de mon beau-père est décédé, il a décidé de vendre la compagnie. J'adorais mon travail et je ne voulais pas que l'entreprise change de mains alors j'ai décidé de faire une offre pour prendre possession de Peerless.

**Quelles sont les décisions majeures que vous avez prises pour conduire l'entreprise vers la réussite ?**

J'ai toujours essayé de rester le plus informé possible dans l'élaboration des politiques dans mon milieu. J'ai fait partie de plusieurs groupes mis sur pied par le gouvernement pour aider l'évolution de l'industrie du vêtement. J'ai toujours su que ce qui était bon pour ma compagnie était bon pour le reste de l'industrie.

J'ai tiré avantage de l'accord libre-échange entre le Canada et les États-Unis et ce traité a été un tournant pour nous: nous nous sommes lancés dans l'expansion de la compagnie à ce moment-là. Aussi, j'ai toujours su que des bons partenaires (équipe de gestion, équipe de vente, employés de bureau) étaient nécessaires. Au fil du temps, j'ai élargi et enrichi mon équipe avec des personnes de confiance qui étaient pour la plupart des experts dans leur milieu. Plusieurs de ces personnes sont toujours avec la compagnie, plus de 15 ou 20 ans plus tard.

**Existe-t-il une recette de votre succès en affaires, plus particulièrement sur le plan humain ?**

J'ai toujours appris en posant beaucoup de questions. Je me suis toujours donné comme but d'apprendre le plus possible et d'être conscient de ce qui se passe dans mon milieu.

**Vous êtes un humaniste et un mécène qui est étroitement associé au Centre Segal des arts de la scène et au Centre du cancer Segal de l'Hôpital général juif... Quels sont les motifs d'un tel engagement envers votre milieu ?**

Grâce à ma mère et à mes grands-parents, je m'étais déjà familiarisé avec la culture ashkénaze yiddish. J'ai toujours aimé cette culture. Je me suis donc engagé dans ce domaine artistique, en débutant en tant qu'assistant sur le plan des costumes et des décors, ce qui m'a permis de m'immerger totalement dans la communauté yiddish de Montréal. Lorsque le Centre Saidye Bronfman s'est retrouvé en difficulté et a été menacé de fermer ses portes, je n'avais qu'une seule idée en tête: sauver le théâtre yiddish. J'ai donc acquis le centre dans son intégralité parce que je me suis alors fait dire: « Si vous voulez sauver le théâtre yiddish, vous allez devoir acquérir le centre au complet. » J'ai donc pris possession du centre en entier. Le Centre Bronfman est donc devenu le Centre Segal des arts de la scène et s'est rapidement développé au-delà du théâtre, vers la danse, la musique et le cinéma.

Pour ce qui est de mon implication avec l'Hôpital général juif de Montréal, mon père et ma mère sont morts du cancer; pour sa part, ma mère a été traitée à l'Hôpital général juif. Je dois dire que j'appréhende cette maladie qui a frappé des personnes étant près de moi. J'ai décidé de m'associer à cet établissement pour mieux comprendre cette maladie et pour contribuer à trouver les solutions pour vaincre le cancer; cette cause me touche beaucoup.

Collaborateur  
Le Devoir

## Une place à part sur le marché du vêtement pour homme

Fondée en 1919, Peerless est maintenant devenue, sous la direction d'Alvin Cramer Segal, le plus grand manufacturier de vêtements pour homme en Amérique du Nord. Le Grand Montréalais retrace l'histoire de la compagnie et en dégage les lignes de force.

PROPOS RECUEILLIS  
PAR RÉGINALD HARVEY

**Quel est, dans les grandes lignes, l'historique de l'entreprise? Elle a largement évolué depuis votre arrivée... Durant cette période, comment l'industrie et le marché se sont-ils transformés ?**

Lors de mes débuts dans l'usine en 1951, Peerless était une compagnie de confection de vêtements pour homme à bas prix. Nous n'étions pas considérés comme étant haut de gamme. Au cours des années, nous avons évolué et changé le mode de fabrication ainsi que le système utilisé dans la confection. Dans les années 1970,

nous devons payer les droits et taxes sur les matières premières, même si elles n'étaient pas disponibles au Canada. Je me suis battu car l'industrie du vêtement avait besoin d'un accès mondial à ces matières premières pour survivre. J'ai donc décidé de faire partie de plusieurs groupes dans l'industrie pour pouvoir éliminer ces taxes et droits et m'assurer de son essor dans le secteur du vêtement.

Plusieurs facteurs nous ont aidés dans notre ascension: l'accord de libre-échange entre le Canada et les États-Unis (ALE) ainsi que l'accord de libre-échange nord-américain (ALENA) sont deux des éléments majeurs figurant parmi ceux-ci. Les compagnies qui ont su en tirer avantage et qui ont été en mesure de s'adapter à ce nouveau contexte commercial sont encore présentes sur le marché; celles qui n'ont pas pu faire cela ont fermé leurs portes. Par la suite, j'ai procédé à plusieurs expansions dans les bureaux à New York, dans mon centre de distribution au Vermont et dans ma manufacture à Montréal. Nous essayons d'être en phase avec la technologie d'aujourd'hui et nous évoluons avec le marché.

**Pouvez-vous énumérer les facteurs dominants qui ont marqué l'évolution de Peerless et assuré sa réussite ?**

La méthode de confection innovatrice de complets selon un système d'ingénierie. La création de Vêtement Peerless Inc. afin de percer le marché américain. L'entrée en vigueur du traité de libre-échange entre le Canada et les États-Unis. La création et le développement de notre équipe de vente (Canada et États-Unis). Le développement de notre équipe de service à la clientèle. L'intégration de systèmes informatiques permettant à nos équipes de faire des suivis ainsi que la création d'un système d'inventaire et d'un système de réapprovisionnement Instock pour nos clients.

**En quoi l'entreprise se distingue-t-elle ?**

Peerless se concentre sur les vêtements pour homme et garçon. Nous sommes devenus le plus grand manufacturier d'habits pour homme en Amérique du Nord. Notre gamme complète se retrouve dans la majorité des magasins à grande surface et boutiques spécialisées des

États-Unis. Nous avons réussi à acquérir un impressionnant éventail de marques de créations mode. Notre équipe a aussi une grande capacité d'adaptation.

**L'usine de Montréal et le centre de distribution du Vermont sont deux des pôles majeurs. Qu'est-ce qui les caractérise ?**

Nous avons comme mentalité de partager l'information avec tous les secteurs et départements de notre entreprise. Comme cela, notre équipe de gestion et le personnel responsable sont au courant de tout ce qui se passe dans la compagnie, peu importe l'usine ou la manufacture.

**Quels sont les projets sur lesquels vous planchez à court terme ?**

En ce moment, je travaille sur ma biographie. J'écris sur mes débuts et ma vie chez Peerless. C'est un projet excitant et j'ai hâte de voir le produit fini.

Collaborateur  
Le Devoir



Parmi les milliers de gens extraordinaires qui œuvrent chaque jour à Montréal, certains se distinguent d'une manière exceptionnelle par leur leadership, leur talent, leur générosité et leur engagement. Ensemble, ils contribuent au prestige et à la renommée de notre métropole.

En honorant ces Grands Montréalais chaque année, la Chambre de commerce du Montréal métropolitain (CCMM) pose un geste qui n'est pas seulement symbolique. Cette initiative contribue à offrir des exemples concrets de réussite qui vont inspirer nos nouveaux créateurs et nos futurs entrepreneurs.

Je suis particulièrement touché par l'hommage posthume qui sera rendu cette année à mon ami et conseiller Marcel Côté, disparu trop rapidement l'été dernier. Son implication et sa grande connaissance de tous les dossiers montréalais n'étaient surpassées que par son amour pour notre métropole. Il était la définition même d'un Grand Montréalais.

Montréal aura constamment besoin de visionnaires comme Marcel Côté pour se démarquer et réussir dans un monde toujours plus performant.

Denis Coderre  
Maire de Montréal

Montréal

## GRANDS MONTRÉALAIS

HOMMAGE POSTHUME

## Marcel Côté, le Grand Montréalais de facto

Débordant d'énergie et d'idées, l'homme d'affaires décédé il y a quelques mois était de tous les projets et de toutes les batailles pour améliorer le sort de la communauté montréalaise.

MARIE LAMBERT-CHAN

Marcel Côté aurait sans doute maugréé un peu à l'idée de recevoir le titre de Grand Montréalais. «*Il ne cherchait pas les honneurs et demandait même à son entourage de ne pas soumettre sa candidature pour des prix*», se souvient Michel Leblanc, président et chef de la direction de la Chambre de commerce du Montréal métropolitain, qui était collègue et ami du grand homme d'affaires, davantage connu du public comme candidat déchu à la mairie de Montréal. Mais voilà, dans les hommages qui ont suivi son décès le 25 mai dernier, tout le monde ou presque a dit de lui qu'il était «*un grand Montréalais*». «*La communauté lui décernait le titre de facto*», remarque M. Leblanc. C'est maintenant au tour de l'Académie des Grands Montréalais de le faire, cette fois-ci officiellement.

«*Marcel aurait sans doute reçu cet honneur en affirmant qu'il n'avait pas fait tant de choses que ça, et même qu'il avait encore beaucoup à faire*», croit Daniel Denis, associé chez SECOR-KPMG. En effet, Marcel Côté n'était pas homme à s'asseoir sur ses lauriers. Celui qui a fondé et dirigé pendant plus de 30 ans le cabinet-conseil en gestion SECOR était de tous les projets et de toutes les batailles pour améliorer le sort de la communauté montréalaise. On connaissait son implication auprès du YMCA, de la Fondation du Grand Montréal, de l'Orchestre symphonique de Montréal, de la Compagnie Marie Chouinard et des Amis de la montagne. Mais ses engagements étaient beaucoup plus nombreux. «*C'est seulement après sa mort que j'ai découvert tout ce à quoi Marcel participait. C'est incroyable, tous les gens qu'il aidait sans jamais s'en vanter!*», s'étonne encore la chorégraphe Marie Chouinard.

«*Avec son entourage immédiat, nous avons tenté dernièrement de dresser la liste de tous les organismes dans lesquels il était engagé afin de continuer à leur donner un coup de main*, raconte Daniel Denis. *Nous n'y sommes pas encore arrivés, car Marcel aidait souvent des gens issus de toutes sortes de milieux sans pour autant que*



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Si Marcel Côté se préoccupait tant de la métropole, c'est qu'il était persuadé que la richesse économique émanait d'abord des villes.

son rôle ne soit officiel. Il était très généreux de ses conseils.»

## Montréal tatouée sur le cœur

Si Marcel Côté se préoccupait tant de la métropole, c'est qu'il était persuadé que la richesse économique émanait d'abord des villes. En cela, il était fortement influencé par l'urbaniste américaine Jane Jacobs, qui a signé l'ouvrage *Cities and the Wealth of Nations*. «*Marcel estimait que le développement économique des villes servait à diminuer les inégalités en étant redistribuée*», affirme Daniel Denis.

«*Il passait beaucoup de temps à l'extérieur de chez lui, à arpenter la ville à vélo, à assister à des spectacles, à participer à des événements*, poursuit-il. *Il habitait réellement Montréal et, ce faisant, il voyait souvent des choses qu'il n'acceptait pas ou qu'il pensait pouvoir améliorer. Il cherchait constamment des moyens pour faire en sorte qu'on soit plus riche et créatif sur les plans culturel et social.*»

C'est sans doute cela qui l'a poussé à se présenter à la mairie de Montréal en 2013. «*Bien sûr, on ne s'engage pas dans cette joute politique*

sans vouloir gagner, reconnaît Michel Leblanc. *Mais j'ai l'impression que ce que Marcel souhaitait par-dessus tout, c'était que ses idées pour l'avenir de Montréal soient entendues sur la place publique.*»

## L'antithèse du cynisme

Joyeux, curieux, enthousiaste, drôle: Marie Chouinard ne manque pas de mots pour louer son ami, qui a présidé le conseil d'administration de sa compagnie pendant 12 ans. «*Il était toujours en train de rire et de s'amuser, se rappelle-t-elle avec un bonheur évident. Il faisait dix mille choses à la fois, tout le temps. C'était un homme d'action qui ne tergiversait jamais. Il ne s'enfermait pas dans les fleurs du tapis, et c'était d'ailleurs un de ses défauts. Il pouvait dire les choses crûment, mais c'était impossible de lui en vouloir tant il le faisait sans aucune malice. Parce que Marcel était un homme au cœur pur.*»

Pour Michel Leblanc, Marcel Côté était l'antithèse du cynisme. «*Il ne pensait jamais que les décisions étaient irrévocables ou prises derrière des portes closes, et si c'était le cas, il les combattait publiquement pour les changer. Selon moi, c'est l'héritage que Marcel nous lègue.*» A ce su-

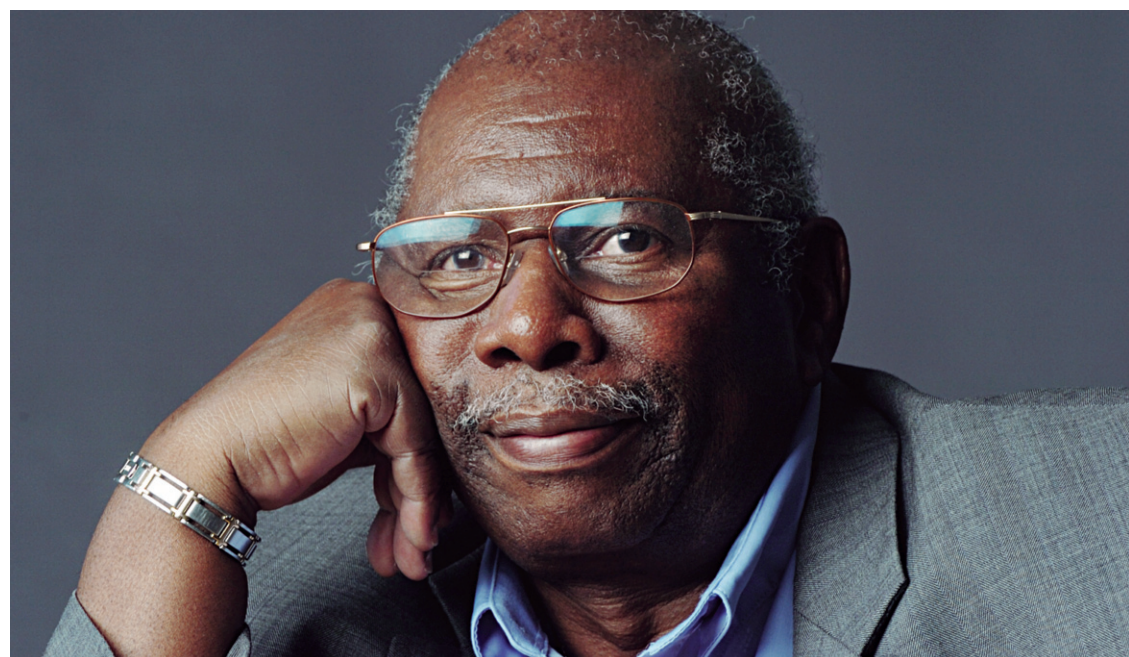
jet, Michel Leblanc se remémore la bataille épique que son ami a menée pour que la nouvelle fusionnée Abitibi-Consolidated choisisse Montréal et non Toronto pour y établir son siège social. «*Nous étions en 1996 au lendemain du référendum, remarque-t-il. Le climat était morose à Montréal et personne ne pensait que notre ville incarnait l'avenir des sièges sociaux. Et pourtant, Marcel s'est battu, et Montréal a gagné. Beaucoup ont attribué la reprise de la métropole à cette décision.*»

Marie Chouinard, elle, retient le désintéressement total de Marcel Côté. «*Il ne faisait rien pour se mettre de l'avant. Il tirait ses plus grandes joies de la satisfaction d'avoir pu aider sa communauté. Je découvre ce plaisir de plus en plus. J'ai créé les Prix de la danse de Montréal il y a quatre ans et j'adore organiser cet événement. C'est quelque chose que je fais pour les autres et non pour moi ou ma compagnie. Quand ce sentiment m'habite, je fais un petit clin d'œil à mon ami en lui disant tout bas: je comprends ton enthousiasme, Marcel, je comprends...*»

Collaboratrice  
Le DevoirGRANDE  
MONTRÉALAISE  
AVOCATE EN GÉNOMIQUE,  
AU SERVICE DE L'HUMANITÉ

Les scientifiques ayant maintenant cartographié le génome humain, comment pouvons-nous utiliser cette information de façon responsable? BARTHA MARIA KNOPPERS, professeure à la Faculté de médecine de l'Université McGill, consacre sa carrière à sensibiliser le public aux enjeux éthiques et juridiques de cette découverte majeure. À titre de directrice du Centre de génomique et politiques, elle contribue à l'élaboration d'un cadre de référence mondial qui permettra à ce domaine en émergence de révolutionner les soins de santé.

FÉLICITATIONS À LA PROFESSEURE KNOPPERS POUR SA NOMINATION, PAR LA CHAMBRE DE COMMERCE DU MONTRÉAL MÉTROPOLITAIN, À TITRE DE GRANDE MONTRÉALAISE DANS LE SECTEUR SCIENTIFIQUE POUR L'ANNÉE 2014.



FIJM

«*Quand on m'a appelé pour m'annoncer ça, dit Oliver Jones dans son inimitable français de la Petite-Bourgogne, on m'a dit que je succédais au maestro Nagano. Wow! Je suis très fier.*»

SECTEUR CULTUREL

Oliver Jones,  
que des bonnes notes...

À 80 ans, Oliver Jones se souvient de ses origines modestes dans le quartier de la Petite-Bourgogne.

MICHEL BÉLAIR

C'est assez incroyable, mais il y a déjà 75 ans que le nom d'Oliver Jones fait partie de la vie culturelle montréalaise. Né dans le quartier de la Petite-Bourgogne en 1934, le pianiste de renommée internationale donnait en effet son premier concert à l'âge de 5 ans. Pas étonnant donc de voir l'ancien enfant prodige devenu jazzman octogénaire accéder aujourd'hui à l'Académie des Grands Montréalais: s'il y a quelqu'un dont «*les réalisations [...] contribuent au développement et à la renommée de Montréal*», c'est bien lui.

Rencontre avec un homme lumineux.

## Une communauté vivante

Au téléphone, il tient d'abord à dire l'honneur et la

fierté qu'il ressent de se voir accueilli dans ce club sélect des Grands Montréalais. «*Quand on m'a appelé pour m'annoncer ça, dit-il dans son inimitable français de la Petite-Bourgogne, on m'a dit que je succédais au maestro Nagano. Wow! Je suis très fier. Puis, j'ai pensé au quartier de mon enfance. J'ai reçu mes parents aussi, qui ont tellement travaillé, puis insisté pour que j'aie à l'école et que je m'applique. J'ai pensé à tous les parents de mon quartier qui répétaient la même chose à leurs enfants...*»

A l'époque, dans les années 1940, le quartier de la Petite-Bourgogne était devenu un des quartiers les plus «*chauds*» de Montréal, on le sait; de nombreux clubs de jazz s'y étaient implantés à la suite de la prohibition aux États-Unis et tous les musiciens de jazz de haut calibre y sont passés. Mais le jour, la Petite-Bourgogne était une sorte de petit village tourné sur lui-même, comme tous les autres quartiers de la ville. Il était habité surtout par des fa-

milles de descendance italienne, par des Canadiens français, comme on disait encore, «*et par à peu près tous les Noirs de Montréal*», et la vie communautaire y était très forte, se souvient Oliver Jones.

«*Dans ce temps-là, mes parents me répétaient qu'il n'y avait pas beaucoup de travail: on voyait rarement des policiers noirs, des pompiers noirs ou même des serveurs noirs dans les bars et les restaurants. C'est pour ça qu'ils m'ont encouragé à développer le talent que j'avais pour la musique. Mais dans le quartier, je me souviens que tout le monde se parlait et que tout le monde s'occupait des enfants en organisant pour eux et avec eux toutes sortes d'activités. C'était une communauté très vivante. Et c'est un peu ce que j'en ai retenu: j'ai toujours voulu faire pour ma communauté ce qu'elle avait fait pour moi. Il faut donner une chance aux enfants. Surtout quand ils ont du talent. Et du talent, il y en a à revendre, ici.*»

VOIR PAGE C 5: NOTES

## GRANDS MONTRÉALAIS

## Un enfant du « Harlem du Nord »

Comme partout ailleurs en Amérique, à Montréal l'histoire du jazz est intimement liée à l'histoire des Noirs, et l'histoire des Noirs est indissociable de l'histoire de la Petite-Bourgogne, ce quartier populaire qui a vu naître Oscar Peterson et Oliver Jones, et qui pendant près de cinquante ans a porté le nom de Harlem du Nord.

MARIE-HÉLÈNE ALARIE

Dizzy Gillespie, Billie Holiday, Cab Calloway et Duke Ellington: ils venaient tous jouer et chanter à Montréal avec le plus grand des plaisirs, que ce soit au Rockhead's Paradise, au Café St-Michel ou au Terminal Club... C'était bien avant le Festival de jazz, bien avant la télévision; c'était à l'époque où les gens sortaient dans les boîtes, que ce soit le lundi ou le samedi soir, c'était l'âge d'or du jazz.

## La cité des porteurs

Au milieu des années 1800, Montréal devient une ville industrielle, la plus grande au Canada. Des immenses usines qui longent le canal Lachine entrent et sortent des kilomètres de voies ferrées et au bout de ces rails se dressent des gares: la gare Bonaventure (1847) et la gare Windsor (1889). Entre ces voies, on construit de modestes maisons d'ouvriers, et peu à peu la zone devient un quartier: la Petite-Bourgogne, bordée à l'est et à l'ouest par les rues Windsor, Atwater, et au nord et au sud par les voies ferrées.

Située entre deux gares, la Petite-Bourgogne accueille les travailleurs noirs des chemins de fer. Dès la fin des années 1800, victimes de racisme, ils arrivent des États-Unis, où il n'y a pas de travail pour eux. Ici aussi, le racisme est présent, et les seuls à embaucher les Noirs sont les compagnies de chemins de fer. Ils s'engagent donc comme porteurs; c'est un travail difficile et éreintant et où on ne dort pas beaucoup, mais c'est tout de même mieux que tout ce qu'ils peuvent trouver ailleurs. Les fils n'ont pas voulu suivre les traces de leur père et certains deviendront musiciens.

## La prohibition

De 1920 à 1933, on interdit la vente et la consommation d'alcool aux États-Unis. Au Canada, des lois prohibitionnistes sont aussi vo-

tées dans les provinces, mais au Québec la prohibition n'aura duré que trois semaines, le temps qu'on révoque la loi. La population américaine n'avait d'autre choix que de passer la frontière pour étancher sa soif. Les bars new-yorkais ferment les uns après les autres, mettant au chômage leurs meilleurs musiciens. Ce n'est pas long avant que ceux-ci ne débarquent à Montréal, où on les accueille à bras ouverts. La réputation de Montréal grandit de soir en soir et la ville devient rapidement la capitale de la fête en Amérique du Nord.

À Montréal, et particulièrement dans les boîtes de jazz, l'alcool coule à flot et certains touristes en profitent pour en ramener aux États-Unis, et un commerce autant lucratif qu'illégal se met en place entre les deux pays. Il n'y a pas que Samuel Bronfman qui a fait fortune avec la contrebande, il y a aussi Rufus Rockhead.

Cet ancien porteur a fait fortune en trafiquant de l'alcool pour Al Capone. En 1928, il achète dans la Petite-Bourgogne la Mountain Tavern, qui se dresse au coin des rues Saint-Antoine et de la Montagne. Rapidement, il transforme les deuxième et troisième étages en cabaret, et même si à l'époque il est impossible pour un Noir d'obtenir un permis d'alcool, Rockhead fait appel à des amis bien placés et devient le premier Noir de Montréal à obtenir sa licence. Après trois ans, la Mountain Tavern devient le Rockhead's Paradise.

## Le Rockhead's Paradise et le Café St-Michel

Rufus Rockhead est un personnage et il gère son entreprise avec beaucoup de poigne. Très sélectif, il n'embauche que les meilleurs musiciens locaux pour faire partie de son orchestre uniquement composé de Noirs. Sur sa marque, les grands noms défilent: Duke Ellington, Louis Armstrong, Billie Holiday, Ella Fitzgerald, Nina Simone et Dizzy Gillespie.

Tout juste en face se trouve le Café St-Michel, autre lieu mythique de la scène jazz montréalaise. C'est ici que tous les soirs on peut entendre Louis Metcalf, un ancien trompettiste de l'orchestre de Duke Ellington qui fait maintenant résonner le be-bop dans le downtown de Montréal. C'est ici aussi qu'on entendra pour la première fois Oscar Peterson, Charlie Biddle et, quelques années plus tard, Oliver Jones...

C'est vrai qu'à l'époque on avait aussi un uptown. Les boîtes de jazz qu'on y trouvait portaient les noms de El Morroco, le Cabaret



GESTION DES DOCUMENTS ET DES ARCHIVES-UNIVERSITÉ CONCORDIA  
Le Café St-Michel, autre lieu mythique de la scène jazz montréalaise. Ci-dessus l'International Band de Louis Metcalf en 1947.

Montmartre et Chez Aldo. Si les Charlie Parker, Cab Calloway et Jimmy Dorsey s'y produisent, ceux-ci s'empresment de rouler vers le downtown pour finir au Rockhead ou au Café St-Michel, là où ils joueront une grande partie de la nuit.

## Une époque sombre

Arrivent les années 1950 et 1960, où la popularité du jazz est en chute libre. Par un concours de circonstances, de nombreuses raisons font en sorte que les légendaires clubs ferment leurs portes les uns après les autres.

Tout d'abord, en 1952, une invention transformera à jamais le quotidien des Québécois: la télévision. Avec son arrivée dans les salons, plus question de quitter son fauteuil, les gens restent à la maison.

Puis en 1954 arrive à la mairie de Montréal un certain Jean Drapeau. En compagnie de Pax

Plante, qu'il nomme chef de l'escouade de la moralité, ils procéderont au nettoyage de la ville et appliqueront la loi du cadenas. La plupart des boîtes ne résisteront pas. Les temps changent et les modes aussi. Les années 1950 ont vu apparaître de nouvelles formes de musique, le rock'n'roll, le rhythm'n'blues, et plus tard, le soul et le disco viendront damer le pion au jazz.

Aujourd'hui, il existe bien encore quelques endroits où écouter du jazz, mais ce n'est rien de comparable avec la belle époque où la ville résonnait aux notes de cette musique. L'âge d'or est bel et bien terminé et aujourd'hui, avec le Festival international de jazz de Montréal, on peut au moins deux semaines par an remonter le temps et revenir pour une soirée dans le Harlem du Nord.

Collaboratrice  
Le Devoir

## NOTES

SUIITE DE LA PAGE C 4

Aujourd'hui, Oliver Jones est toujours fidèle à ses principes. Un peu comme Oscar Peterson et sa sœur Daisy Sweeny l'avaient fait pour lui quand il était tout jeune, le pianiste a été le mentor de l'enfant prodige de formation classique Daniel Clarke Bouchard. Chaque année, il participe encore à une bonne quinzaine de concerts-bénéfice, la plupart pour des organismes qui se consacrent aux enfants.

«À 80 ans, je tourne beaucoup moins qu'avant: je passe l'hiver en Floride à travailler sur des projets. Au cours des dernières années, j'en ai aussi profité pour participer à quelques festivals en Suisse et en Espagne. C'est tout. Je me souviens que durant les 16 années où mon groupe était basé à Porto Rico, on pouvait faire jusqu'à 300 000 milles [près de 500 000 km] par année, c'est fou! Aujourd'hui, je suis beaucoup plus calme: je donne autour de 75 concerts par année. Surtout avec deux musiciens extraordinaires, Eric Lagacé, un grand contrebasiste, et Jim Doxas, un merveilleux batteur: ils s'occupent bien du vieux que je suis devenu», dit-il en éclatant de rire.

## Un monde plus ouvert

Le nouveau Grand Montréalais est intarissable quand il parle du quartier de son enfance. «Je n'y habite plus depuis longtemps, mais quand on s'y promène, on voit bien que la Petite-Bourgogne a beaucoup changé, dit-il. Pas seulement à cause des maisons ou des voies rapides. Quand j'étais jeune, il y avait beaucoup de Noirs dans le quartier; aujourd'hui, c'est complètement différent.»

Oliver Jones estime que son ancien quartier, tout comme la ville entière, est plus ouvert que lorsqu'il y habitait avec ses parents. Il parle d'une ambiance plus «cool». Du fait que tout est moins limité, moins codé, plus facile jusqu'à un certain point. Il faut dire que l'on trouve maintenant partout

des policiers, des pompiers et toutes sortes d'employés à la peau noire, jaune, blanche, brune ou rouge...

Revenu s'installer ici dans les années 1980 grâce surtout à son ami Charlie Biddle et à son producteur Jim West, Oliver Jones a connu la carrière fulgurante que l'on sait, mais il parle avec enthousiasme de la transformation qui s'est opérée ici durant son absence.

«Dans la Petite-Bourgogne comme partout dans la ville, il y a maintenant des gens de partout, qui viennent d'autres cultures. Les enfants du quartier ont accès à plein de choses que je n'ai connues moi qu'en voyageant à travers le monde, beaucoup plus tard dans ma vie. C'est différent et j'aime ça. [...] Il y a de la place pour beaucoup de monde, ici, et plein d'occasions et de chances pour tout le monde aussi. Tout n'est pas toujours parfait, c'est sûr. Mais plus on va aider les enfants et les jeunes de la communauté, mieux ça va aller. C'est ce que j'essaie de faire en remettant à la communauté

ce qu'elle m'a donné. C'est ça que mes parents voulaient.»

Sur la même lancée, le pianiste affirme aussi qu'il faut permettre à la relève de prendre plus de place. Il fait appel le plus souvent possible à de jeunes musiciens

ce qu'elle m'a donné. C'est ça que mes parents voulaient.»

Collaborateur  
Le Devoir

KPMG



Marcel Côté

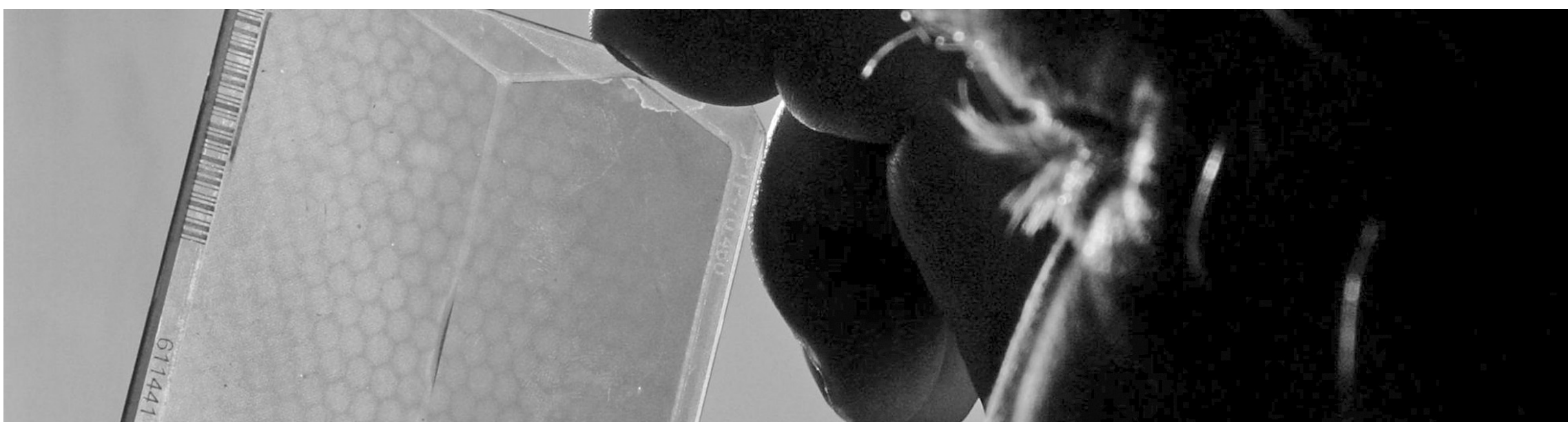
1942-2014

Hommage à notre ami,  
un Grand-Montréalais

kpmg.ca

© 2014 KPMG s.r.l./s.n.c./s.r.l., société canadienne à responsabilité limitée et cabinet membre du réseau KPMG de cabinets indépendants affiliés à KPMG International Cooperative («KPMG International»), entité suisse. Tous droits réservés.

## GRANDS MONTRÉALAIS



IAN BARRETT LA PRESSE CANADIENNE

La génomique est l'étude de l'ensemble des gènes portés par les chromosomes de l'espèce.

SECTEUR SCIENTIFIQUE

## Bartha Maria Knoppers, un parcours non traditionnel

Directrice du Centre de génomique et politiques de l'Université McGill, M<sup>me</sup> Bartha Maria Knoppers est reconnue à travers le monde pour son expertise en bioéthique. Nommée Grande Montréalaise le 20 novembre dernier, elle est la première femme juriste à recevoir l'hommage dans la catégorie scientifique.

EMILIE CORRIVEAU

« C'est fantastique d'être nommée dans cette catégorie, souligne M<sup>me</sup> Knoppers. Le docteur Réjean Thomas, lui, est dans la catégorie sociale. Pour moi, c'est quelque chose de très réjouissant! Ça signifie qu'on reconnaît que l'on peut traverser les frontières disciplinaires et contribuer à un domaine donné, même si notre savoir ne fait pas traditionnellement partie de l'enseignement de celui-ci. »

À l'image de sa nomination dans la catégorie scientifique plutôt que sociale, le parcours de M<sup>me</sup> Knoppers n'a rien de traditionnel. Ayant d'abord choisi la poésie surréaliste et contestataire comme sujet d'études, ce n'est qu'après une maîtrise en littérature comparée à l'Université d'Alberta qu'elle s'est intéressée au droit.

« Ce que j'ai jamais particulièrement de la poésie que j'étudiais, c'est qu'il s'agissait d'un outil de réforme sociale, note M<sup>me</sup> Knoppers. Sachant que je n'allais pas être poète malgré les désirs de ma mère, le droit m'apparaissait comme un domaine qui allait me permettre de me réaliser au plan du changement social. Alors je me suis inscrite à McGill. »

Sans savoir qu'elle serait autant intéressée par le domaine, l'étudiante choisit dès sa première année un cours de droit médical optionnel: « Je me rappelle très concrètement d'un devoir qui posait la question suivante: peut-on effectuer une chirurgie sur une personne, donc porter atteinte à l'intégrité de celle-ci, pour lui retirer quelque chose qui pourrait constituer un élément de preuve dans une cause pénale? »

Il n'en fallait pas plus pour que sa curiosité soit piquée. Dès l'année suivante, M<sup>me</sup> Knoppers a commencé à tracer son chemin pour se spécialiser en droit médical. Pour ce faire, elle a no-

tamment mené une série d'entrevues avec le docteur Jacques-Émile Rioux de l'Université Laval afin de savoir ce qui se faisait en recherche. Elle a également réalisé des entrevues avec le docteur Claude Laberge, pour être au fait de ce qui avait cours dans le domaine du dépistage des nouveau-nés, ainsi qu'avec le généticien Clarke Fraser pour discuter de génétique.

Confirmant son intérêt pour la bioéthique, ces rencontres ont motivé M<sup>me</sup> Knoppers à poursuivre ses études à Paris. Elle y a donc fait un doctorat en Droit comparé sur la responsabilité civile des médecins et les technologies de reproduction, puis s'est ensuite dirigée vers Cambridge en Angleterre pour entamer un post-doctorat sur la question.

Une riche carrière

Depuis la fin de ses études, M<sup>me</sup> Knoppers mène une prolifique carrière universitaire. En une trentaine d'années d'exercice, elle s'est intéressée à une foule d'enjeux relatifs à la bioéthique, ses sujets de prédilection étant les biobanques, les cellules souches, le clonage, les biotechnologies humaines, la recherche en génétique des populations, la reproduction assistée, le dépistage néonatal, la pharmacogénomique, les maladies rares et le devenir de la santé publique.

Parmi ses plus importantes réalisations, notons qu'elle a présidé dans les années 1990 le Comité d'éthique international de la Human Genome Organization (HUGO) et qu'elle a été membre du Comité de bioéthique international de l'UNESCO, lequel a rédigé la Déclaration universelle sur le génome humain et les droits de l'Homme.

Dans le même esprit, de 2006 à 2008, elle a été titulaire de la Chaire d'excellence Pierre de Fermat à Paris. Puis, en 2007, elle a mis sur pied le Projet public de génomique des populations (P3G) ainsi que la bio banque québécoise CARTAGENE, qui rassemble les échantillons biologiques de plus de 20 000 personnes.

En plus d'être aujourd'hui directrice du Centre de génomique et politiques de l'Université McGill et titulaire de la Chaire de recherche du Canada en droit et médecine, elle est également présidente du groupe de travail sur l'éthique du Forum international sur les cellules souches, présidente du Regulatory and Ethics Working Group, coprésidente de l'International Samples/ELSI Committee (1000 Genomes Project) et



ACFAS

Directrice du Centre de génomique et politiques de l'Université McGill, Bartha Maria Knoppers

membre du comité de direction de la Global Alliance for Genomics and Health.

Signe que M<sup>me</sup> Knoppers est très appréciée, la bioéthicienne ne compte plus les prestigieuses distinctions ni les doctorats honorifiques. En 2001, elle s'est mérité le prix Jacques-Rousseau de l'ACFAS, prix soulignant l'interdisciplinarité et reçu un doctorat Honoris Causa en droit de l'Université de Waterloo. En 2002, elle a obtenu un doctorat Honoris Causa en médecine de l'Université de Paris V, a été nommée Fellow par l'Association américaine pour l'avancement de la science, sélectionnée comme une des cinquante Nation Builders au Canada par le *Globe and Mail* et nommée Officière de l'Ordre du Canada. En avril 2005, elle a été nommée Fellow par la Canadian Academy of Health Sciences (CAHS). L'année suivante, elle s'est mérité le titre de gouverneur de la Fondation du Barreau du Québec, puis en 2007, a été désignée Avocate émérite par l'institution. En 2007 également, l'Université de McMaster lui a remis un doctorat Honoris Causa en droit et en 2008, ce fut au tour de l'Université de l'Alberta de lui en offrir un. En 2012, son incomparable parcours lui a valu le titre d'officière de l'Ordre national du Québec et en 2013, elle s'est vue remettre le prix Montréal InVivo: secteur des sciences de la vie et des technologies de la santé en plus d'être nommée « championne de la génétique » par la Fondation canadienne Gène Cure.

Malgré tous les prix reçus au cours de sa carrière, M<sup>me</sup> Knoppers signale qu'être nommée Grande Montréalaise constitue un honneur important à ses yeux: « On dit que nul n'est prophète en son pays. Être estimée chez soi, ça a une valeur particulière. Pour moi, c'est un grand honneur que d'être reconnue pour mon apport à la communauté à laquelle j'appartiens! J'en suis vraiment très heureuse! »

Collaboratrice  
Le Devoir

L'UNIVERSITÉ MCGILL

## Terreau fertile pour la recherche

EMILIE CORRIVEAU

Des 25 Grands Montréalais salués pour leur apport scientifique depuis 1978, 13 ont mené leurs études ou poursuivi leur carrière à l'Université McGill. Mettant en lumière l'ampleur de la contribution de l'institution au développement de la métropole, cette imposante représentation témoigne également de sa stature dans le domaine de la recherche.

Fondée en 1821 grâce au legs d'un riche marchand écossais, James McGill, l'Université McGill fut le premier établissement universitaire à voir le jour à Montréal. Modeste collège à l'origine, l'institution compte aujourd'hui près de 300 édifices répartis sur deux campus ainsi que quatre hôpitaux d'enseignement, soit l'Institut universitaire en santé mentale Douglas, le Centre universitaire de santé McGill, l'Hôpital général juif et le Centre hospitalier de St. Mary. Dans ses 11 facultés, elle propose plus de 300 programmes d'études et accueille 37 500 étudiants provenant de 150 pays différents.

Réputée mondialement pour l'excellence de ses programmes, McGill s'affiche comme la principale université de recherche au Canada. Il faut dire que l'institution montrealaise mène des activités de recherche dans nombre de domaines et que depuis sa fondation, plusieurs membres de son corps professoral ont marqué l'histoire par leurs percées scientifiques.

Comptant dix Prix Nobel parmi ses professeurs et ses anciens étudiants, McGill est l'université canadienne en comprenant le plus grand nombre. La gamme de leurs apports inclut la théorie du transfert électronique, des travaux précurseurs sur la perception visuelle, la technologie sous-jacente aux capteurs des appareils photo numériques, la découverte du dispositif grâce auquel le corps humain protège son code génétique, les hormones et l'interaction des particules ainsi que la découverte des cellules dendritiques dont les voies de signalisation immunitaire commandent et activent la réponse immunitaire.

« Si on parle de ce qui se fait aujourd'hui chez nous, nos chercheurs sont très actifs dans un vaste éventail de disciplines, signale M<sup>me</sup> Rose Goldstein, vice-principale à la recherche et aux relations internationales de l'Université McGill. Beaucoup de choses intéressantes se font en chimie verte, en environnement, en climatologie, en nanotechnologie, en génomique et protéomique, en alimentation et en neurosciences, particulièrement du côté du développement de l'enfant et de l'imagerie cérébrale. »

Plusieurs chercheurs de McGill sont considérés comme des sommités internationales dans leur domaine et s'avèrent particulièrement en vue sur la scène scientifique pour l'originalité de leurs travaux.

« C'est par exemple le cas du chercheur Michael Meaney, qui

est reconnu pour ses réalisations en biologie du développement de l'enfant, relève M<sup>me</sup> Goldstein. Son travail porte sur l'impact de l'environnement sur le développement cérébral. Il est parvenu à identifier que l'environnement jouait un rôle dans la modification de l'expression génétique qui règle le comportement et le développement chez l'enfant. Il y a aussi M. Alan Evans, qui mène des travaux sur la question de l'imagerie cérébrale et qui est considéré comme l'un des chercheurs les plus prolifiques au monde! Il y a plusieurs autres exemples comme ceux-là. »

Un positionnement enviable

Dans les divers palmarès des meilleures universités, la qualité des travaux de recherche menés à McGill se reflète dans les résultats qu'obtient l'institution montrealaise. Par exemple, depuis une décennie, McGill est considérée comme la meilleure université au Canada selon le populaire hebdomadaire *Maclean's*. Elle figure également au 21<sup>e</sup> rang de l'édition 2014 du palmarès QS des meilleures universités au monde, tout juste derrière l'Université de Toronto.

« En octobre dernier, McGill a aussi été désignée par *Research Infosource* comme la meilleure université canadienne en recherche au plan de la collaboration internationale dans la catégorie médicale/doctorat. Elle a aussi été nommée par la même organisation comme la seconde institution

au palmarès des meilleures universités canadiennes pour son impact global dans la catégorie médicale/doctorat. Cela signifie que l'université s'est particulièrement démarquée tant du côté des revenus de recherche que de la quantité d'articles publiés par ses chercheurs dans des publications scientifiques importantes. Finalement, dans le domaine des sciences humaines, nous arrivons au premier rang des universités canadiennes au plan de l'intensité de la recherche », indique M<sup>me</sup> Goldstein.

Conservé son statut de pionnière

Afin de maintenir sa place dans les hautes sphères du monde académique, McGill met de l'avant toutes sortes d'initiatives. Elle s'efforce notamment de multiplier ses partenariats non seulement avec des universités québécoises, mais également avec des établissements partout dans le monde entier.

« Par exemple, nous collaborons étroitement avec l'Université d'Oxford et l'Université de Zurich pour unir nos efforts en matière d'imagerie cérébrale et de neurosciences, particulièrement en ce qui a trait à l'étude des troubles dégénératifs cognitifs. Nous sommes convaincus qu'ensemble, nous sommes mieux placés pour obtenir des résultats probants », affirme M<sup>me</sup> Goldstein.

Dans le même esprit, la vice-principale à la recherche souligne que l'université veille à créer chaque jour davantage de partenariats avec la commu-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

L'Université McGill est à la pointe de la recherche universitaire au Canada.

nauté et les entreprises locales: « Nous voulons que notre savoir serve encore plus aux Montréalais et aux Québécois, que nos recherches permettent d'apporter des solutions tangibles aux problèmes qu'ils vivent. »

En s'employant à délester ses chercheurs de leur pape-rasse pour qu'ils puissent se concentrer davantage sur leurs travaux, McGill déploie aussi beaucoup d'efforts pour que ses professeurs et étudiants aient plus facilement accès à du financement et restent à l'avant-plan de la recherche scientifique.

« On le sait tous, obtenir du financement en recherche devient de plus en plus complexe, commente M<sup>me</sup> Goldstein. Nous avons donc prévu plusieurs mesures pour pouvoir soutenir encore plus nos chercheurs. »

Parmi elles, notons la créa-

tion d'ici 2016 d'un fonds destiné à financer des recherches particulièrement innovatrices et originales. « Plusieurs brillants chercheurs ont d'excellentes idées de recherche, mais n'ont pas les données nécessaires pour prouver que leur piste est plausible, indique M<sup>me</sup> Goldstein. C'est pratiquement impossible d'obtenir du financement pour ce type de travaux parce qu'il s'agit d'investissements risqués. Nous croyons que c'est un manque important du système et nous sommes prêts à investir pour supporter les idées novatrices de nos chercheurs. Parce qu'après tout, ce dans quoi McGill excelle, c'est l'innovation et la créativité! »

Collaboratrice  
Le Devoir

## GRANDS MONTRÉALAIS

## Réjean Thomas, médecin en quête de dépassement

«J'ai toujours vu la médecine comme un outil de transformation sociale», confie le Dr Réjean Thomas. Très jeune, il s'est engagé dans la cause de la lutte contre le sida, même s'il n'avait pas prévu parcourir tout ce chemin lorsqu'il est sorti de l'école, en 1979.

VICKY FRAGASSO-MARQUIS

«Moi, j'ai fait mes études et le sida n'existait pas», a rappelé le Dr Thomas, en entrevue téléphonique. Fraîchement diplômé, le jeune médecin d'origine acadienne s'est d'abord consacré à la médecine familiale traditionnelle à Rimouski.

«J'ai fait des accouchements, des soins à domicile. J'ai fait toutes sortes de choses», s'est-il souvenu. Il a apprécié l'expérience, mais il se sentait trop à l'étroit dans la petite ville. Celui qui avait grandi dans un rang à Tilley Road, au Nouveau-Brunswick, a débarqué à Montréal, tout juste avant que la maladie ne commence ses ravages.

Dès 1982, le Dr Thomas s'est intéressé à la question en participant au Comité-SIDA, instauré par le gouvernement du Québec pour étudier la maladie. C'est deux ans plus tard que, du haut de ses 29 ans, il a fondé la clinique l'Actuel, spécialisée dans les infections transmissibles sexuellement, avec ses collègues Michel Marchand, Sylvie Ratelle et Alain Campbell.

Il précise que la clinique n'était pas destinée à devenir le centre névralgique de la lutte contre le sida à Montréal. «On ne pensait pas que le sida deviendrait si important», a-t-il indiqué.

#### Début de la lutte

Lorsque le sida s'est bien implanté dans la ville, toutefois, le médecin a commencé à prendre part au débat public, notamment parce qu'il était invité par plusieurs médias qui voulaient en savoir davantage sur la maladie. «Il y avait beaucoup d'éducation à faire», a-t-il remarqué.

Il avoue que la bataille contre la maladie a été difficile par moments, bien qu'il fût motivé par le «défi» médical et social. Au début des années 90, il a atteint un creux, découragé de voir tant de malades qui ne pouvaient pas encore être traités.

«C'est là que j'ai été étudier en philosophie, pour essayer de prendre du recul», a-t-il expliqué.

#### Missions internationales

L'engagement du Dr Thomas a pris une autre forme

dans les années 90, alors qu'il a été invité à participer à des missions internationales. Ces voyages auprès de populations vulnérables semblent lui avoir insufflé une nouvelle motivation pour continuer. Il s'est rendu notamment en Haïti, au Zimbabwe et en Afghanistan.

«On rencontre des êtres humains et c'est ça qui est extraordinaire. Ils sont motivés, passionnés, malgré de si grandes embûches. Ça peut juste nous encourager à nous dépasser», a-t-il analysé.

Ces expériences formatrices l'ont amené à fonder Médecins du monde Canada, en 1999.

Dr Thomas parle avec émotion d'un projet qu'il avait mené à Cité Soleil, un des quartiers les plus pauvres de la capitale haïtienne, où des femmes enceintes atteintes du VIH recevaient des traitements pour ne pas transmettre le virus à leur enfant.

«Après cinq ans, ils m'ont invité, et là, dans la salle, il y avait une soixantaine de femmes avec autant d'enfants, qui avaient toutes participé à ce projet-là. Et il n'y avait aucun enfant qui avait le VIH dans le groupe», a-t-il raconté fièrement.

Cela ne l'empêche pas d'être valorisé dans son travail aussi lorsqu'il soigne chacun de ses patients, avec lesquels il a une relation privilégiée. «Les gens nous racontent leur vie. Parfois, on est la seule personne au monde qui connaît tout de leur vie. Et ça crée un contact assez spécial», a-t-il expliqué.

«J'ai des patients que je suis depuis 25 ans. Ils ont appris qu'ils avaient le VIH, au début des années 80. Ils sont passés à travers toutes les étapes; ils étaient convaincus qu'ils allaient mourir, ils ont essayé la trithérapie, et là, ils vont encore bien. Ils n'avaient jamais imaginé pouvoir prendre leur retraite!»

Le médecin de 59 ans compte travailler encore plusieurs années. Un engagement qu'il souhaite apolitique pour l'instant. «On peut s'engager socialement, sans entrer en politique, et pour le moment c'est ce qui m'intéresse», a-t-il conclu.

Collaboratrice  
Le Devoir

#### SIDA À MONTRÉAL

## Améliorations médicales et reculs sociaux

Début des années 80, à Montréal. Une nouvelle maladie inconnue fait son apparition auprès de certaines communautés, comme les homosexuels et les Haïtiens. «Cette maladie, on en meurt. Les médecins ne savent ni quelle en est la cause, ni comment la guérir», constatait le journaliste de Radio-Canada Pierre Maisonneuve, en 1983.

VICKY FRAGASSO-MARQUIS

Au Québec, les premiers cas ont été recensés chez des Haïtiens. Selon un document du ministère de la Santé du Québec, cette population est celle demeurée la plus touchée jusqu'en 1984 au Québec. Viviane Namaste, titulaire de la Chaire de recherche sur le VIH/Sida et de la santé sexuelle de l'Institut Simone de Beauvoir, à l'Université Concordia, rappelle d'ailleurs que plusieurs Haïtiens de Montréal ont souffert de cette écloison de la maladie.

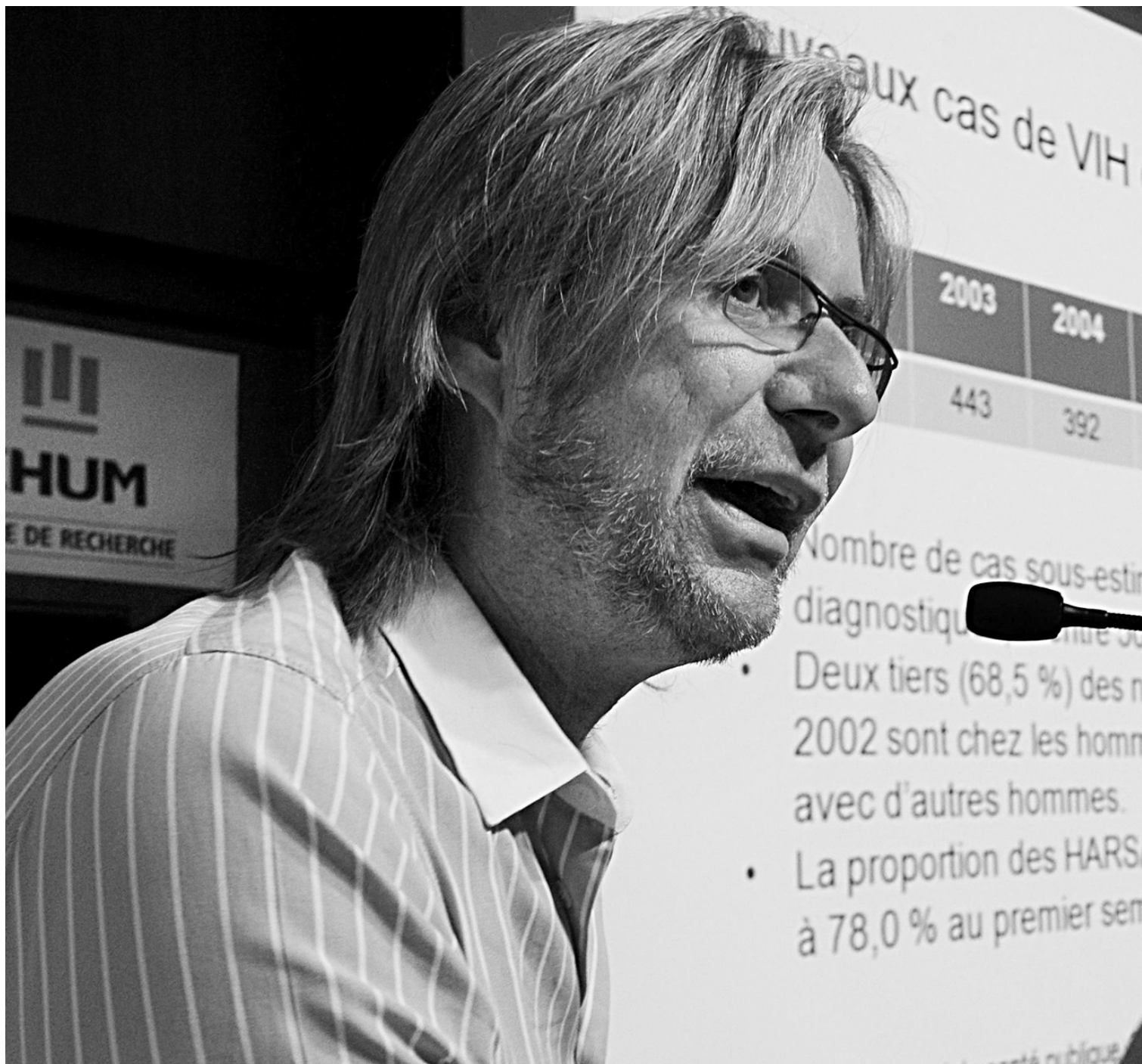
«Des Haïtiens ont perdu leur emploi, ont été expulsés de leur maison et ont été traités de sales étrangers», a écrit M<sup>me</sup> Namaste, dans une lettre ouverte publiée dans le quoti-

dien La Presse.

Pourtant, les premiers cas de la maladie ont été recensés en 1981, aux États-Unis, chez des hommes homosexuels. Ces personnes avaient été diagnostiquées avec des maladies rares, s'attaquant à leur système immunitaire. «Un cancer rare remarqué chez 41 homosexuels», titrait le *New York Times* en juillet 1981. Le sida, qui n'a pas porté ce nom avant 1982, était alors surnommé le «cancer gai», puisqu'il n'avait été observé que chez les populations homosexuelles.

Selon le ministère de la Santé, le Québec a d'ailleurs connu une deuxième vague, au milieu des années 80, qui a affecté davantage les hommes homosexuels. Les

VOIR PAGE C 8 : RECULS

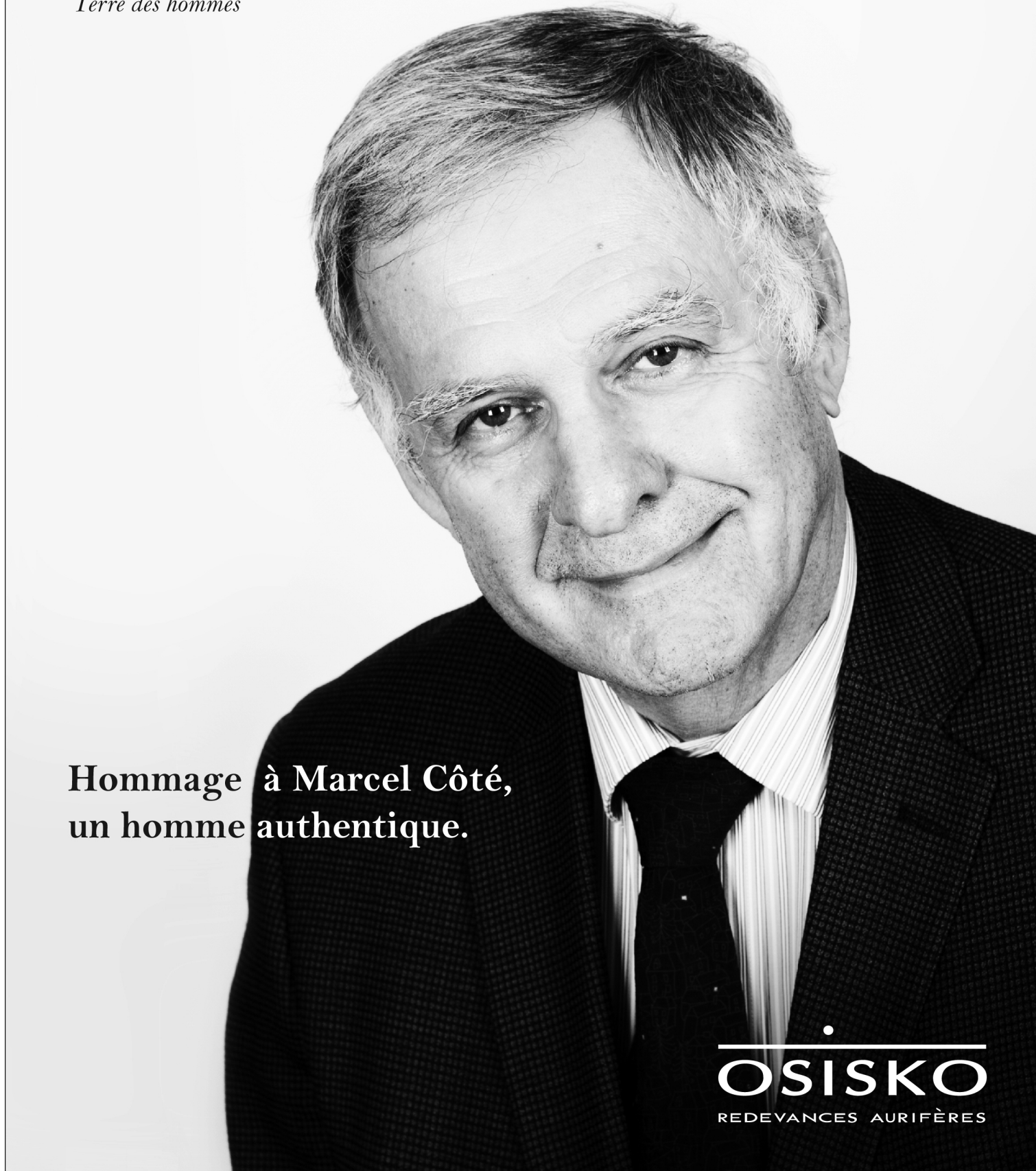


JACQUES NADEAU LE DEVOIR

«J'ai des patients que je suis depuis 25 ans. Ils ont appris qu'ils avaient le VIH, au début des années 80. Ils sont passés à travers toutes les étapes; ils étaient convaincus qu'ils allaient mourir, ils ont essayé la trithérapie, et là, ils vont encore bien. Ils n'avaient jamais imaginé pouvoir prendre leur retraite!»

« Être homme, c'est précisément être responsable. C'est sentir, en posant sa pierre, que l'on contribue à bâtir le monde. »

Antoine de Saint-Exupéry,  
*Terre des hommes*



Hommage à Marcel Côté,  
un homme authentique.

OSISKO  
REDEVANCES AURIFÈRES

## GRANDS MONTRÉALAIS



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

« La trithérapie est arrivée en 1996, et là, ça a ouvert un autre monde », estime Dr Thomas. La combinaison de ces trois médicaments permet en effet aux sidéens de vivre avec une maladie chronique.

## RECUIS

SUITE DE LA PAGE C 7

experts ont aussi remarqué une augmentation des cas chez les toxicomanes au cours de cette période.

## La peur de l'inconnu

La nouvelle maladie, peu connue, a suscité ce que le journaliste scientifique Fernand Séguin a appelé à l'époque une « crainte collective », surtout parce qu'on n'en savait encore que peu sur ses modes de transmission. « Même les médecins qui s'occupaient du sida étaient stigmatisés », constate le Dr Réjean Thomas.

Cette peur est alimentée par le fait que la maladie était particulièrement foudroyante. « Quand on annonçait le diagnostic à un patient, la durée de la survie était de un à deux ans. La plupart de nos patients mourraient ou allaient mourir », a raconté Dr Thomas.

En 1984, il y a quarante ans cette année, quatre médecins montréalais, Réjean Thomas, Michel Marchand, Sylvie Ratelle et Alain Campbell, ont décidé de fonder la clinique l'Actuel. Elle deviendra un centre important, tant pour développer les connaissances sur la maladie que pour la dépister et traiter les patients atteints.

À la fin des années 80 et au début des années 90, les médecins et leurs patients ont traversé une période plus difficile. Les cas augmentaient

toujours plus, et les traitements étaient encore trop coûteux et peu efficaces.

« Dans les années 90, la première cause de mortalité chez les hommes du centre-ville de Montréal âgés de 20 à 45 ans, c'était le sida », a souligné Réjean Thomas. Il se souvient des salles d'attente bondées de jeunes, amaigris, qui « avaient l'air d'avoir 90 ans ».

## Les améliorations

« La trithérapie est arrivée en 1996, et là, ça a ouvert un autre monde », estime Dr Thomas. La combinaison de ces trois médicaments permet en effet aux sidéens de vivre avec une maladie chronique.

Malgré les effets secondaires encore présents, les médecins remarquent une amélioration considérable de la santé des patients et

une diminution des décès, selon un document du Portail VIH/Sida du Québec.

Bien que les avancées soient spectaculaires depuis l'ouverture de sa clinique, il y a trente ans, Dr Thomas reste prudent, car il reste encore beaucoup de chemin à parcourir, notamment concernant la prévention. « Le VIH, ça reste une maladie grave, même s'il y a des traitements », a-t-il remarqué.

Il note d'ailleurs que les préjugés concernant les sidéens n'ont pas complètement disparus avec le temps. « Il y a encore des gens, en 2014, qui perdent leur emploi parce qu'ils sont séropositifs », a-t-il regretté.

Collaboratrice  
Le Devoir

## CINQ NOUVELLES ÉTOILES

REJOIGNENT LA CONSTELLATION DES GRANDS MONTRÉALAIS

La Chambre félicite ces personnalités montréalaises qui constituent un exemple pour tous et témoignent d'un apport exceptionnel au prestige de notre ville.



Honoré à titre  
posthume

SECTEUR ÉCONOMIQUE  
**MARCEL CÔTÉ**  
Associé fondateur  
SECOR inc.



SECTEUR ÉCONOMIQUE

**ALVIN CRAMER SEGAL**

Président du conseil d'administration  
et chef de la direction  
Vêtements Peerless inc.



SECTEUR CULTUREL

**OLIVER JONES**

Ambassadeur du jazz



SECTEUR SCIENTIFIQUE

**BARTHA MARIA KNOPPERS**

Professeure  
Directrice  
Centre de génomique et politiques  
Faculté de médecine  
Département de génétique humaine  
Université McGill



SECTEUR SOCIAL

**DR RÉJEAN THOMAS**

Fondateur, président-directeur général  
Clinique médicale l'Actuel

Découvrez tous les Grands Montréalais honorés depuis 1978 : [ccmm.qc.ca/grandsmontrealais](http://ccmm.qc.ca/grandsmontrealais)